Colloque UDESCA / UNESCO, Jeudi 9 février 2012
« Pour une éducation interculturelle, l'apport des universités catholiques »
François BOUSQUET

L'art comme médiation interculturelle

Le titre de la présente contribution pourrait paraître énigmatique : « l'art comme médiation interculturelle », et c'est pourquoi il faut immédiatement préciser le propos. L'objet global de notre colloque est d'envisager « l'apport des universités catholiques pour une éducation interculturelle ». Quel rapport y a-t-il entre l'art et les universités catholiques ? Institutionnellement, une université est un lieu de partage des savoirs et de recherche, mais pas directement de production artistique.

A cette première objection, une réponse est possible : l'université ne saurait être étrangère au monde de l'art, qui manifeste une dimension fondamentale de la recherche humaine. Comme en ces sculptures mobiles de Calder, où tout fait corps, mais présente à tour de rôle en premier plan, lors de la rotation de la figure, un de ses aspects qui se trouve alors mis en valeur, tandis que les autres passent dans l'ombre, ainsi les institutions humaines, nécessairement solidaires. Le savoir (sciences dures et sciences humaines et sociales) peut être privilégié à l'université ; pour autant la structure tout entière tient sa consistance de l'ensemble, y compris ce qui n'est pas mis en avant mais demeure facteur de cohésion. L'art, pour toutes les autres activités de l'esprit, y compris la transmission des savoirs et l'apprentissage des savoir-faire, demeure un index du mystère, le mystère comme ce qui donnera toujours plus à penser et à vivre, de manière inépuisable, et dans la beauté. Il faut souhaiter que la préoccupation des universités pour l'art, non seulement à partir des enseignements qui y initient, mais aussi dans la dimension humaniste de la formation, change « l'atmosphère » de l'ensemble. Le philosophe et théologien danois Kierkegaard a beaucoup insisté sur ce concept d'« atmosphère », comme ce qui donne le bon milieu où s'élabore une réflexion. On pourrait préciser cela d'un point de vue épistémologique : c'est l'acte même de comprendre qui s'en trouve transformé. Comprendre n'est pas s'approprier sans reste un objet « expliqué » par ses causes ou ses composantes, comme le poing se referme sur ce qu'il maitrise ; comprendre inclut la surprise de comprendre qu'il y a encore à comprendre, inlassablement, dès que le facteur humain ou spirituel entre en jeu.

D'autres objections vont surgir, qu'il faudra honorer, autour des concepts de médiation, souvent surdéterminé et par là ambigu, ou d'interculturel, lorsqu'on sait les difficultés et limites de l' « éducation interculturelle », sujet déjà abordé aussi bien à l'UNESCO que par la Congrégation pour l'Education catholique.[1] Tout ceci étant bien enregistré, en faveur de quoi cependant peut-on bien plaider ? Nous voudrions montrer, à partir de l'art dans sa dimension de médiation interculturelle, ce à quoi sont invitées les universités, et en quoi, pour ce faire, leur qualité de catholique est un atout. En ayant recours, pour être bref sans être compact, à un mode de présentation imitant l'art de la fugue qui introduit un sujet et le contre-sujet, sur fond de basse continue…

Un dernier bref préliminaire clarifiera encore le sujet : c'est qu'il y a art et art. Aucune définition ne peut finir de décrire ce que nous nommons l'art. Et bien qu'il faille parler plutôt des arts, au pluriel, quand l'art est compris à partir des œuvres qu'il crée, on peut aussi en parler en le comprenant cette fois à partir du geste de l'esprit qu'il suppose et qu'il pose, comme saint Augustin parle du temps : « *Si personne ne me pose la question, je le sais ; si quelqu'un pose la question et que je veuille expliquer, je ne sais plus.* »[2] Si on me demande ce qu'est l'art, je ne le sais pas, mais en tout cas je le connais comme l'une des dimensions qu'il me fait vivre. Les déterminations de cette dimension s'expliciteront d'elles-mêmes en développant notre propos.

Le chemin de pensée sera celui-ci : dans notre fugue, le sujet est l'art comme médiation interculturelle ; le contre-sujet est la manière dont les universités peuvent s'en inspirer ; la basse continue, ou « obstinée », comme l'on dit parfois, sera l'atout que donne aux universités qui veulent s'inspirer de l'art comme médiation interculturelle leur caractère d'être « catholiques ». La nécessité d'être concis demande de risquer une synthèse. On veillera à chaque étape, à bien distinguer les

[1] On lira avec profit : Congregazione per l'Educazione cattolica, *Educazione interculturale, Vivere insieme per una "civiltà dell'amore"*, Roma, 2010.
[2] Saint Augustin, *Confessions*, XI, 14, 17.

niveaux de vérité, celui de la connaissance, celui de l'exigence éthique, celui du dévoilement du théologal.[3]

1. *L'art*, inspirant l'université qui se veut catholique

Au premier niveau, celui de la connaissance, ou de la recherche de la vérité par le savoir méthodique, à quoi se consacrent majoritairement les universités, l'art peut être inspirant de trois façons : en rappelant l'horizon de ce transcendantal qu'est le beau, en cherchant l'harmonie des complémentaires, en invitant à ne pas séparer l'intelligence et l'action. Le temps présent, qui est celui d'un grand basculement de cultures, sous le signe de la communication et de la globalisation, qui font émerger de nouveaux continents, gagnerait à s'inspirer de ces deux grands moments d'émergence, d'ampleur analogue, que furent la Grèce ancienne et la Renaissance, où art et savoirs se développaient de conserve.

L'horizon du beau, dans une pratique éducative parmi les plus hautes, l'université, répond à la vocation d'*educere*, d'élever l'humain, de le conduire au meilleur : nous devons tout faire pour que la genèse du monde que les études préparent, au double plan personnel et communautaire, ne soit pas sans l'horizon de la beauté, ceci dit contre l'enfouissement de l'esprit dans le pragmatisme trop immédiat de l'acquisition du pouvoir et de l'avoir, auquel tendrait un rapport au savoir étouffant sous cette pression.

Un second aspect de l'art est de chercher l'harmonie (quelle que soit la définition de celle-ci, qui permet même de s'accommoder des dissonances), ce qui donne une autre dimension au travail de l'esprit scientifique : s'il n'y a pas seulement le vrai, mais, avec le beau, l'éclat du vrai, du bien, de l'un, alors on ne confondra pas les synthèses hâtives et une véritable symphonie, alors on restera sensible dans la recherche à tout ce qui est mesure, altérité, complémentarité.

Enfin, troisième et dernier aspect à relever, il y a dans l'art une manière significative de ne pas séparer la pensée et la pratique, l'intuition et le travail sur la matière ou sur le corps, car tout artiste reste artisan. Cette inspiration-là montre aux universitaires, enseignants et étudiants, qu'il ne s'agit pas seulement d'interpréter ou d'expliquer plus pour comprendre mieux, mais que s'efforcer de penser juste commence déjà à transformer les choses.

En passant au second niveau, celui de la vérité comme exigence éthique, tant oublié dans le positivisme de « l'objectif » ou de l'objectivité, au détriment de la finalité sous-jacente de la science, qui lui donne son âme, à savoir de nous permettre de devenir sujets ensemble de notre destin, l'art peut inspirer les universitaires de deux manières.

D'abord parce que son pouvoir de manifester l'écart entre ce qui est, d'ordinaire, et ce qui pourrait ou devrait être, tel que le manifestent les impératifs éthiques, se trouve dans l'œuvre d'art, la représentation ou la fiction, sous un mode qui n'est pas celui du prescriptif, mais de la logique du signe. L'œuvre belle (pièce musicale, peinture, tragédie ou sculpture) ne s'impose pas autrement qu'en étant posée là, ne nous écrasant pas mais nous faisant signe, devenant nôtre par l'interpellation ou le signe qu'elle nous fait ; et elle demeure pourtant autre, par sa beauté. Bref, sa transcendance ne nous est pas étrangère, et nous appelle à toutes sortes de dépassements, à un ailleurs qui est pourtant habitable et nous met en route, tout en purifiant le désir et sa dynamique. L'intelligence universitaire se voit rappeler par là que la cause des causes, la cause finale, est en avant, devant nous (où nous mène ce que nous découvrons ?) ; et qu'elle n'est pas seulement en arrière, si expliquer en venait à réduire le mystère de l'être au lieu d'y ouvrir.

En second lieu, le paradoxe de l'art comme expression de la beauté est d'avoir un rapport à la parole qui est énigmatique. Il n'est pas vrai de dire que l'œuvre « parle » quand il s'agit d'un pas de danse, d'une compression de César, ou d'une architecture audacieuse. On l'a dit : l'œuvre d'art interpelle, elle fait signe. Et nous savons intuitivement que rien ne serait plus terrible qu'une beauté qui ne nous parle pas. Ce qui n'est pas vrai seulement pour l'amoureux d'une belle indifférente, mais aussi pour le spectacle de la beauté du monde qui par son silence renforcerait notre angoisse de la

[3] Sur cette problématique, voir F. Bousquet, « La vérité et de devenir sujet. La vérité comme question éthique chez Kierkegaard », in, *La vérité*, J. Greisch éd., Pari, Beauchesne, 1983, pp. 157-178 ; mais aussi « Proposition chrétienne de la vérité et dialogue interreligieux », in *Spiritus*, n° 159, Paris, juin 2000, pp. 121-131.

précarité de chacun de nos destins : nous mourons, la musique, elle, demeure. Le paradoxe est que la beauté, comme le moment qui suit le récit d'une parabole, ne suscite d'autre parole qu'une parole laissée libre : et maintenant, avec quelle énergie, appliquée à quel labeur, allons-nous orienter notre existence ? Laissons nous aller aux conséquences : savants, universitaires, à quoi allons-nous faire servir, à qui va servir, ce que savons et donc pouvons ? Ce qu'apprend l'art, en matière d'éthique de la connaissance, c'est que la conscience est laissée libre, mais qu'elle ne peut ignorer les signes, et que l'appel au beau, conjoint à la reconnaissance du vrai, ne saurait s'accomplir que dans le choix du bien, et du meilleur, qui est le bien commun.

Quand on vient au troisième niveau ou au troisième ordre, pour parler comme Pascal, celui du théologal proprement dit, l'inspiration que peut donner l'art au travail universitaire demande à être soigneusement distinguée de ce qui ne serait qu'un esthétisme supposément libéré de la rigueur des procédures du savoir. Non pas en-deçà de cette rigueur, dont la traversée s'impose (si une mystique n'était pas critique, elle serait confondue avec un simple écho de l'infra-rationnel toujours présent en l'humain dans sa condition charnelle), appuyée au contraire sur cette rigueur, une esthétique théologique peut inspirer le travail universitaire.

Elle permet de percevoir que le sens de la gratuité et le maintien de l'exigence vont de pair au lieu de s'opposer. Qui a pratiqué le chant choral sait cela d'expérience, qui a travaillé en équipe dans un laboratoire en saisit les conséquences : la grâce comme grâce se donne, et l'inconnu se révèle, mais pas sans l'effort, et l'effort collectif. On est ici au-delà de l'éthique, car si l'effort est nécessaire, il n'est pas suffisant, et ce qui se donne excède notre indispensable travail. Nous nous rapprochons ici des démarches de l'oraison, où tout l'effort ne consiste pas à bâtir ou produire, mais à faire de la place pour qu'apparaisse l'invisible ou l'inouï – tout comme, en épistémologie, Bachelard le décrivait bien, n'apparaîtra la nouveauté que si l'on se désencombre des modèles insuffisants qui empêchent de percevoir le nouveau paradigme.[4]

Ayant ainsi fait entrer dans la fugue le sujet et le contre-sujet : l'art et la pratique universitaire, faisons entendre la « basse continue », c'est-à-dire l'atout que représente sur ce point pour une université de se vouloir catholique. C'est qu'en effet la « catholicité », entendue comme attribut, et attribut non pas seulement formel, mais investissant avec intelligence et sous des modes à chaque fois adaptés l'ensemble complexe qu'est une université, change l'atmosphère. Le rapport à l'art qu'entretient de manière paradigmatique la liturgie nous permet d'entrevoir, à partir de quelques caractéristiques qui en découlent, comment une université, parce qu'elle se veut catholique, sera plus perméable à ce que l'attention constante au monde de l'art peut inspirer aux pratiques universitaires. Je mentionnerai quatre points d'impact.

Quand le lieu de l'expérience de l'art n'est pas seulement le culturel mais le culte, on entrevoit, à partir de la synergie des arts dans une même action liturgique tendant à la louange, comment ce n'est pas l'art en général qui peut inspirer les pratiques universitaires, mais ce qui s'expérimente dans leur synergie. La diversité des arts n'est pas le symptôme d'une impossibilité à signifier adéquatement le beau, mais l'indice d'une nécessité de composer avec toutes les dimensions du corps et du temps, pour devenir symphoniques comme l'est la vérité, selon le beau titre d'un livre de Hans-Urs von Balthasar[5]. Cela peut aider à ne pas perdre l'idéal natif des universités lors de leur fondation : non pas seulement rassembler l'ensemble des maîtres et des étudiants, mais l'*universitas artium et scientiarum*, la totalité des arts et des sciences. C'et bien une inspiration catholique qui conduit à envisager tout l'humain, sans exclusive, et tout humain, sans domination.

Quand précisément le lieu d'expérience de l'art est la liturgie, il nous est rappelé que le but poursuivi dans la création artistique n'est pas seulement (comme les Saintes Ecritures articulant livres

---

[4] Monsieur Teste de Paul Valéry le dit un peu abruptement : "Ce que je vois m'aveugle, ce que j'entends m'assourdit. Ce en quoi je sais, cela me rend ignorant ? J'ignore en tant et pour autant que je sais. Cette illumination est devant moi comme un bandeau et recouvre une nuit ou une lumière plus… Plus quoi ? Ici le cercle se ferme de cet étrange renversement : la connaissance comme un nuage sur l'être ; le monde brillant comme taie et comme opacité. Ôtez toute chose que j'y voie. » Paul VALÉRY, *Monsieur Teste* (1947), Paris, nouv. éd., NRF Gallimard, 1969, coll. Idées n° 183, pp. 56-57.

[5] Hans-Urs von Balthasar, *La vérité est symphonique*,

de sagesse et livres prophétiques) l'affirmation d'une beauté de la forme humaine, du cosmos et de l'esprit (de Praxitèle à Mozart) ou la protestation contre l'inhumain (du *Guernica* de Picasso aux tableaux de Francis Bacon), mais, au-delà de l'une et de l'autre, la transfiguration de l'humain. Les savoirs, par technologies interposées, décuplent les puissances de l'humain ; mais cette multiplication de la puissance peut servir au meilleur comme au pire : se transformer en remède contre les maladies endémiques, mais tout aussi bien en armes de destruction massive. Le but, institutionnel et personnel, des universités, demeure-t-il la transfiguration de l'humain et celle des personnes, ce qui appelle la conversion des puissances en service de l'homme ?

Quand le lieu de l'expérience de l'art est la liturgie, troisièmement, on voit comment est corrigée une tendance occidentale moderne, reflétant la solitude de l'individu au sein des masses : l'artiste post-moderne s'exprime, se cherche, explore son ego ; alors que l'artiste-artisan d'autrefois, ou d'aujourd'hui dans les sociétés traditionnelles des autres continents, emploie son génie personnel à répondre à une demande collective, où ne s'exprime pas seulement son sentiment individuel mais la piété et la gratitude, ou l'inquiétude et le désir d'un peuple entier. Ce qui est rendu visible est alors aussi rendu lisible ; ce qui est audible entre en résonance communicative avec le souci ou la joie de tous ; ce qui s'ébauche n'atteste pas l'absurde mais cherche le sens. Dans le déploiement actuel d'une culture scientifique et technique qui risque d'alourdir dans les cultures ou sociétés le paradoxe mortel d'une hypertrophie des moyens conjuguée à une atrophie des fins, cette inspiration-là rappelle aux universitaires que leurs pratiques ont pour fin non pas seulement des intérêts individuels mais le devenir des personnes, que la technologie serait mieux employée à la lutte contre la faim dans le monde qu'à l'amélioration de la nourriture pour chiens, à la recherche fondamentale sur les maladies orphelines qu'à la présentation des produits pour maigrir ou bronzer, et que, pour tout dire, le sens advient non par les choses ou les abstractions mais par les personnes. Le sens se résume toujours en un visage, ne peut être moins qu'un visage.

Enfin, il y a toujours dans la liturgie s'exprimant par une synergie des arts (architecture et chant, musique et apparat) le roc de la parole intelligible, interprétant l'expérience esthétique, pour la porter, sans omettre l'exigence éthique, jusqu'à la contemplation, et aussi au silence, un silence d'une qualité spécifique, qui n'est pas le silence du vide, mais un silence habité, précisément contemplatif. Cela rappelle à l'universitaire catholique comment tout ce qu'il fait et tisse, invente et transmet, trouve son dynamisme en étant lié à un inachèvement qui n'est pas désespérant mais stimulant, dans une capacité de parole et de silence, qui se trouve aussi produite par le sentiment d'appartenir à ce grand fleuve de l'institution universitaire qui nous précède et nous dépasse, mais qui elle-même ne trouve sa plénitude de sens que dans le lien à l'histoire du salut de l'humain, seule figure concrète qui mérite qu'on y consacre sa vie.

2. L'art comme *médiation interculturelle*, inspirant l'université qui se veut catholique.

Il est temps d'aborder maintenant le deuxième mouvement de notre fugue : voyons ce qu'il en est de l'art comme *médiation interculturelle*.[6] Le concept de médiation est philosophiquement très chargé d'une multitude de significations. Retenons simplement que la médiation est essentiellement l'acte ou le moyen de mettre en *relation* des réalités différentes qui relèvent pourtant d'une certaine communauté d'être. Elle est alors caractérisée par son aptitude à assurer le *passage* entre réalités, voire d'être en elle-même ce passage. Que signifie dès lors de prôner l'art comme médiation en ce qui concerne l'interculturel ? En première approche, en tenant compte de la vocation première des universités, qui est d'être un des lieux majeurs où s'élaborent et se transmettent les savoirs, c'est revaloriser l'art à côté d'autres pratiques du transmettre ou de la communication, comme l'enseignement, l'apprentissage ou l'initiation. Ces trois modes du transmettre[7], l'enseignement étant

[6] Au plan professionnel, la « médiation culturelle » est un métier spécifique, consistant à donner accès à un public, le plus nombreux possible, à des biens culturels, la médiation interculturelle consistant quant à elle à établir des liens entre personnes issus de cultures différentes. La perspective ici est beaucoup large est renvoie à tout ce qui est rencontre, échange, voire métissage, entre cultures.

[7] Cf. Abel Pasquier, "Typologies des mécanismes du *transmettre*", in : Institut Catholique de Paris, *Essais de Théologie Pratique. L'institution et le transmettre*, Paris, Beauchesne, 1988, pp. 117-133.

privilégié à l'université, sont assurément des vecteurs de culture. Mais pourquoi demander aussi à tous une extrême attention à l'art ?

Au premier niveau, qui est celui de l'observation des procédures de connaissance et d'exploration du réel, pour l'apprivoisement desquels les méthodes s'affinent et se démultiplient, il suffit de regarder ce qu'est une université : *le lieu de tous les passages*, à divers plans : de l'inculture à la science ou au savoir-faire, d'un âge de la vie à un autre, d'un statut social à d'autres statuts sociaux, de besoins divers de la société aux réponses qu'y apporteront les disciplines et technologies enseignées, sans oublier les passages internes que représentent l'inter- et la transdiciplinarité, etc. Mais comment s'opèrent ces passages, pour quelle *information*, au sens fort du mot : non pas seulement l'acquisition d'informations, mais l'acquisition d'une forme, forme d'esprit ou forme d'existence ? Un système éducatif et universitaire est un excellent miroir d'une société ou d'une nation, qui y explicite les buts qu'elle poursuit et la forme qu'elle veut se donner. L'art est aussi un lieu par excellence des passages, où l'esprit travaille la matière et les corps jusqu'à leur donner forme, une forme belle ou une forme significative. Laisser la pratique des arts entrer dans ce qui préside à l'orientation des universités, c'est les rendre aptes de manière plus large aux trois actes essentiels constitutifs de la culture : la mémoire, le jugement et la communication.[8]

La mémoire ne sera plus seulement une mémoire de concepts, de procédures et de quantifications ; elle sera mémoire des formes, elle sera attentive aux formes de vies, aux formes d'articulation entre corps et puissances de l'esprit, aux formes de sociabilité, aux formes de ritualisation des moments décisifs de l'existence et des rythmes du temps, aux formes qu'il importe de connaître pour un véritable savoir de l'humain, et que l'art avec ses multiples facettes et réalisations, exprime et conserve. La mémoire ne sera plus seulement la mémoire cumulative de résultats, mais mémoire des essais et des erreurs, des désirs et des craintes, des expériences valorisantes ou destructrices : elle parlera au sens et elle parlera à l'âme, et pas seulement à des « corps productifs », destinés à la production-consommation. C'est ici que *le jugement* intervient, parce qu'il s'agit du qualitatif. La réalisation aussi bien que la perception d'une œuvre d'art est la mise en œuvre d'une multitude d'actes de jugements, et d'une considération simultanée des détails et de l'ensemble. Cela met en œuvre les qualités d'analyse et de synthèse tant recherchées dans une formation universitaire. *La communication* enfin, ne sera plus seulement une transmission d'informations, mais une « communication d'existence »[9], comme disait Kierkegaard. Bref, ignorer l'atmosphère que produit l'intérêt pour l'art dans une formation ou un enseignement universitaire, fussent-ils très spécialisés, revient à se priver d'une qualité de médiation interne aux cultures, dont l'oubli rejaillit en déficit sur les modes usuels de transmission des savoirs, en un usage trop étroit de la mémoire, du jugement et de la communication.

C'est là passer au second ordre, éthique, car la question n'est pas seulement esthétique : l'art comme médiation interculturelle fait toucher un point décisif pour l'éthique dans les rapports entre les cultures : non pas seulement le rapport entre minorités et majorités dominantes, mais plus précisément le rapport entre le particulier et l'universel. Qu'il suffise de dire ce qu'il y a d'étonnant dans une œuvre d'art : à savoir qu'elle est toujours particulière et universelle. On peut le dire d'une peinture ou d'un morceau de musique, mais le cas du théâtre ou du roman est exemplaire. Qu'est-ce qui fait qu'un récit, mettant en scène des personnes d'un autre sexe, d'une autre condition, d'un autre environnement culturel que les miens, en un temps depuis longtemps aboli, et en un lieu éloigné de milliers de kilomètres, me passionnent autant, et me concernent ? Pensons aux tragédies grecques ou aux romans de Steinbeck. C'est que l'universel n'est pas dans la généralité, et son abstraction écrasant les différences et le particulier : l'universel est dans la vérité du singulier. C'est ici que l'art comme médiation interculturelle montre ses étonnantes potentialités : il arrive à faire le lien, à assurer le passage, entre l'unique et l'universel par la médiation des formes qui rappellent à tous les autres types

---

[8] Sur cette théorie de la culture, cf. Fernand Dumont, *Le lieu de l'homme, La culture comme distance et mémoire*, Montréal, Editions Hurtubise HMH, 1971, 233p.

[9] Cf. par excellence, le texte de Kierkegaard intitulé « la dialectique de la communication éthique et éthico-religieuse» de 1847 (*Papirer* VIII 2 B 86-89, traduit dans les *Œuvres complètes*, tome 14, Paris, Editions de l'Orante, 1980, pp. 359-383.

de savoir, et plus encore à toute technocratie, la valeur unique des personnes et des cultures, de leurs particularités, mais aussi la dimension universelle des valeurs mises par là en intercommunication et en débat. L'art, quand l'œuvre est aboutie, est ainsi une médiation exceptionnelle dans l'interculturel à un triple titre : il s'exprime dans des formes concrètes qui interdisent de faire abstraction de l'existence ; il met en rapport les singularités et l'universel ; il ouvre l'esthétique au débat éthique et religieux dans la mesure où il représente les valeurs d'une culture et ce qui la met en mouvement. On le voit : le grand souci des universités doit être de ne pas ignorer les débats éthiques et les enjeux de société qui tiennent trop peu de place face à l'immensité de la transmission des savoirs, que ces enjeux et les débats à leur propos devraient pourtant animer. La médiation de l'art (comme on peut le voir sur certains campus américains ou du tiers-monde) est d'un puissant secours pour les remettre au centre.

L'art comme médiation interculturelle n'est pas non plus sans capacité d'inspiration au troisième niveau, dans l'ordre théologal. Il ne faut pas penser d'abord à l'art religieux, mais à l'art tout simplement expressif de l'humain. Ce qui est frappant en n'importe quel art, qu'il s'agisse de l'architecture ou de la danse, c'est que « la plus grande liberté naît de la plus grande rigueur »[10]. Plus encore, de ce jeu créatif entre liberté et nécessité naît la grâce de l'œuvre belle. Quoi de plus rigoureux que le pas du danseur, quoi de plus nécessaire que les contraintes d'un architecte ; et pourtant, l'artiste, s'appuyant sur le sol de cette résistance, s'élève ou élève son œuvre, lui conférant une grâce toute expressive. Cette analogie peut faire comprendre comment advient la grâce d'un autre ordre, théologale cette fois, dans le jeu de notre liberté affrontée à ou plutôt prenant appui sur les nécessités et contraintes du corps et du monde, qui sont celles de notre condition charnelle. Le lieu de l'humain et de sa transfiguration est bien là. En passant des personnes à l'échelle des cultures, on reste admiratif de ce qui peut se dire et s'échanger au plan religieux entre cultures, et dont un seul exemple fera comprendre la profondeur, les *Negro Spirituals*. Voici qu'une servitude se libère dans et par le chant, en mêlant deux cultures, la culture esclave et la culture des maîtres. En pensant au milieu universitaire, n'y aurait-il pas là la place à bien des programmes qui aideraient à élargir la connaissance mutuelle à cet aspect des cultures dont un si grand nombre ont une matrice religieuse ? Une meilleure connaissance des arts asiatiques éviterait par exemple de transformer les spiritualités orientales en objet de consommation courante, et mettrait davantage à l'écoute de leur inspiration profonde.

Résumons : l'art comme médiation interculturelle peut inspirer à plus d'un titre la pratique des universités : il renouvelle les qualités de la mémoire, du jugement, de la communication ; il rejette la banalité ou les généralités au profit d'un universel à chercher dans la beauté et la vérité du singulier ; il ne s'arrête pas à l'émotion esthétique, mais rappelle les enjeux et défis bien vivants des cultures ; il est une médiation aussi importante que l'éthique pour une interrogation sur le religieux et les conditions de la grâce. De quels atouts disposera une université, en tant qu'elle veut catholique, pour rendre cela effectif ? La mémoire chrétienne globale est sur ce point précieuse. Elle parle de genèse et d'ouverture ; elle donne un sens de service du vivre-ensemble à nos capacités ; elle fait trouver beau que chacun soit unique et tous solidaires ; elle concentre même la beauté dans la confiance, dans l'espérance et dans l'amour. Quels sont ainsi les défis des universités catholiques ?

Un premier objectif est d'ouvrir les étudiants, et les enseignants aussi, à plus grand, plus haut, plus humain que leur spécialisation, dans les matières qui pourtant exigent d'être spécialisé, et pointu dans la recherche. Pour cela, la formation humaine ne saurait se réduire à être bien formaté pour se poster dans un rôle social si possible le plus lucratif, mais qui séparerait la vie personnelle d'un côté, lieu du sens, de la vraie vie et de l'épanouissement, et le travail impéré pour gagner sa subsistance, lieu de temps contraint, de l'enfouissement, et parfois sinon vide de sens du moins peu gratifiant. La conscience de soi d'un universitaire ne peut se satisfaire de cette division mortelle, ni d'horizons restreints. L'art comme médiation interculturelle, où s'exprime la diversité d'une humanité embarquée sur le même navire et cherchant de nouvelles sagesses pour vivre ensemble, retrouve une fonction avec laquelle la foi se sent à l'aise : la genèse de chaque personne doit contribuer pour être heureuse à la genèse de tous.

Un second objectif est d'ouvrir à l'interculturel sans peur : la médiation de l'art est précieuse, la catholicité de l'expérience ecclésiale est décisive, on l'a dit. Mais il y a encore, dans la mémoire

[10] Paul Valéry, *Eupalinos ou l'architecte, L'âme et la danse, Dialogue de l'Arbre*, Paris, NRF Gallimard, 37e éd., 1951, p. 101.

catholique des universités qui s'en réclament, une expérience chrétienne de l'exode, qui sait la traversée du désert que représente la marche vers la terre promise, mais qui peut s'appuyer sur l'expérience d'un peuple qui doit anticiper toujours plus une humanité réconciliée. Aborder l'interculturel par l'art devrait contribuer à faire tomber les peurs. Qu'il soit simplement dit que la sensibilité à l'art, et à l'art des « autres », rejoint l'attitude décrite dans la magnifique ouverture de *Gaudium et Spes*, à Vatican II : *« Les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des hommes de ce temps, des pauvres surtout et de tous ceux qui souffrent, sont aussi les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des disciples du Christ, et il n'est rien de vraiment humain qui ne trouve écho dans leur chœur.* »[11]

Les autres niveaux, éthique et théologal, sont inséparables de cette sensibilité là, tout-à-fait fondatrice. Dire que chacun est unique et tous solidaires, et le vouloir, n'est pas seulement une exigence éthique, mais une grâce qui s'accueille dans l'appel à y travailler. Peut-être ne faut-il pas presser la métaphore : mais manger la cuisine de l'autre, c'est déjà le comprendre, comprendre qu'il est différent et que nous pouvons pourtant partager ce qui nous nourrit. Ainsi en va-t-il de l'art comme médiation interculturelle, qui n'exclut comme médiation aucune des dimensions de l'humain, le sensible et l'intelligible : nous y reconnaissons que de culture à culture l'esprit est différent, mais qu'en le partageant nous y trouvons ensemble de quoi nourrir notre âme. Et l'identité chrétienne, qui est essentiellement hospitalière[12], favorise au plus haut point l'expérience.

Il est temps de conclure.

Impossible d'ignorer, certes, que le but de l'académique est distinct de la production artistique. Pour autant, en ce qui concerne l'interculturel, aujourd'hui incontournable dans les institutions universitaires, l'art peut être une incomparable médiation. Il ne s'agit pas de l'instrumentaliser, comme on le fait parfois en l'utilisant comme thérapie, ou comme le veulent certains discours sur l'art dans l'entreprise, au service du « réenchantement » du milieu de travail, voire pour favoriser les capacités d'innovation ou de co-création. Il ne s'agit pas non plus d'en rester à son intérêt pédagogique[13], même si l'expérience est intéressante dans certains pays qui ont des programmes pour enfants réfugiés, où l'art aide à faire tomber quelques peurs ou barrières chez des enfants difficiles à scolariser. Il s'agit plutôt, par un intérêt constant à l'art en son infinie diversité d'origine culturelle comme de modes d'expression, l'art qui forme une extraordinaire symphonie de figures d'humanité, de recueillir une inspiration favorisant la pratique universitaire elle-même, en lui donnant des perspectives plus larges et conformes à sa finalité la plus profonde d'élever l'humain à son meilleur, dans un partage des savoirs lié aux sagesses du vivre-ensemble.

Même s'il y a peu de contacts effectifs et réguliers entre les universités et le monde de l'art, proportionnellement au volume d'activités que les universités consacrent aux savoirs, cela doit être une raison supplémentaire de placer le projet global de l'université sous cette inspiration. On y apprend que l'intelligence de la culture de l'autre s'initie et s'approfondit dans le partage et l'apprivoisement mutuel où se forment et se transforment l'oreille et le regard, dans la découverte des récits et des mondes symboliques où les cultures s'expriment, se rencontrent et se fécondent mutuellement, dans l'atmosphère où la beauté, parfois surprenante, parfois familière, mais toujours neuve, favorise un milieu où les pensées peuvent s'expliciter, s'interroger et se répondre, partager les joies et les énigmes de l'esprit : bref tout cela contribue à ce que les universités répondent à leur vocation d'être des hauts lieux de l'esprit. En tout cela les universités qui revendiquent d'être catholiques, non seulement se doivent d'être exemplaires, mais trouvent dans leur caractère propre les atouts majeurs d'une telle inspiration. Dans le souci constant de la beauté sera trouvé le meilleur de ce qui peut nous être donné, et qui doit être cherché avec passion : l'harmonie d'un monde réconcilié…

---

[11] Concile Vatican II, Constitution pastorale sur l'Eglise dans le monde de ce temps *Gaudium et spes*, §1.

[12] Cf. F. Bousquet, « Une identité essentiellement hospitalière », in *Spiritus*, n°205, Paris, décembre 2011, pp. 465-475.

[13] Cf. par exemple : Martine Abdallah-Pretceille, *L'éducation interculturelle*, Paris, P.U.F., 1999, 126 p.